

## Poussière de mots

Nathalie Parent

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, N. (1992). Poussière de mots. *Moebius*, (51), 149–154.

## POUSSIÈRE DE MOTS

Nathalie Parent

On est à la fin août, c'est un soir chaud pour cette période de l'année, j'ai installé ma chaise papillon sur le balcon arrière. Au troisième étage, j'ai une vue plongeante sur la ruelle et sur le chat du voisin. Les jambes étendues, les pieds appuyés sur la rampe, j'ai ouvert le livre que je viens d'emprunter à la bibliothèque municipale. Je lis distraitement parce que ce roman est plutôt moyen et qu'en fait je le lis pour ne pas écrire, toutes les excuses sont bonnes pour ne pas travailler.

Depuis plusieurs mois écrire m'est devenu difficile, car je pressens que quelque chose de grand va m'arriver et j'en repousse l'échéance. On dirait que ma pensée dérape et j'ai peur de ce trouble. Il me semble bien que l'écriture m'attend au tournant. Je sais qu'elle n'attend qu'un faux geste de ma part pour me happer. Et c'est cela même qui me fait tourner en rond et me donne la frousse. Elle est là toujours présente, elle me guette, m'épie, surveille chacun de mes gestes, prête à me prendre d'assaut. Je la sens envahissante comme une amante jalouse. Possessive comme aucun humain ne saurait l'être. Tous mes mouvements en sont réduits à leur plus simple expression, je me fais discrète de peur qu'elle ne me remarque. J'ai d'abord cherché à me retirer loin en moi,

mais c'est évidemment là qu'elle avait fait son nid bien au chaud. Je suis traquée, elle le sait, je peux même l'entendre rire quelquefois. Elle a pour moi une tendresse infinie et elle m'attendra le temps nécessaire. Mais je me méfie quand même, je connais trop son intelligence et les ruses dont elle est capable. J'ai peur qu'elle me prenne toute, tant elle sait qu'il n'y a que dans ses bras que je peux me réfugier et être bien. Je n'ai pas d'autre issue et elle n'appréhende que l'heure de ma capitulation. Un pouvoir que je croyais détenir.

J'en suis à lire la même page de ce roman pour la troisième fois quand je remarque que les bouts de mes doigts sont noirs. Je dépose le livre sur mes genoux et je frotte mes deux mains ensemble. Au lieu de disparaître, le noir se répand sur mes paumes. Je vais à la salle de bains pour me laver. Mais sans succès. Ma peau reste tachée, cette poudre noire a pénétré mes pores. Le savon n'y fait rien. Après presque une heure de savonnage, de nettoyage et de rinçage, mes mains sont toujours teintées de noir, mais d'un noir rosé tellement je les ai frottées.

Je démissionne en me disant que peut-être avec le temps... C'est tout de même un peu contrariée que je retourne à mon balcon. Cette petite contrariété devient un gros problème quand j'ouvre le livre. Sur cette page que j'ai lue trois fois, une fine poussière grise s'est formée, si bien que je ne peux plus voir la lettre. Je glisse l'index en travers de la page qui devient blanche sous le dessin de mon doigt.

Sur le coup, je n'ai aucun réflexe, aucune réaction, simplement, je n'en crois pas mes yeux. Puis, je me lève, gardant le livre ouvert dans mes mains et je prends un papier mouchoir avec lequel j'essuie la page en question. Le papier mouchoir devient noir de cette suie de livre. Il ne reste aucune trace de texte sur la page, j'en ai essuyé tous les mots. J'examine le papier mouchoir espérant y trouver quelques lettres. Mais rien, il n'y a rien, rien que cette poussière de mots. Est-ce mes trois relectures qui les ont désintégrés? Je parcours le livre en m'arrêtant au hasard à quelques pages différentes. J'y trouve cette même poussière que j'essuie minutieusement. Le même phénomène se reproduit de page en page. Des phrases complètes disparaissent.

sent par un simple effleurement du mouchoir qui devient vite entièrement noir. Je me mets alors à souffler sur les pages et le texte s'envole comme une fine poudre pour ensuite retomber sur le plancher qui devient glissant. Cette poussière est particulièrement volatile et salissante, autant elle se détache facilement de la page, autant elle s'incruste dans la peau. J'essuie ainsi de nombreuses pages avant de me rendre à l'évidence : rien n'arrêtera le désastre, du moins pas ce soir. Il fait déjà nuit, je dépose le livre sur ma table de travail. Je le regarde d'un air circonspect en me disant qu'il vaut peut-être mieux le laisser se reposer. Peut-être que la fatigue y est pour quelque chose, la mienne ou la sienne, enfin, je ne sais plus quoi penser et la fatigue est ma solution passe-partout. Moi, je suis épuisée, pourquoi les mots ne le seraient-ils pas? Je me couche et je dors d'un sommeil de plomb.

Le matin, en sirotant mon café, je cherche la faille. J'essaie de comprendre comment des mots peuvent aussi facilement s'effacer en ne laissant derrière eux qu'une fine poussière. Est-ce que cela s'est déjà produit? Y a-t-il une solution, une façon de garder les mots à leurs places, collés à leurs pages? Et pourquoi disparaissent-ils ainsi? Est-ce dû à la qualité du papier, de l'encre ou des histoires? Est-ce possible qu'on écrive de si mauvaises histoires que même les mots s'en sauvent, et pour aller où?

L'idée me paraît avoir certains fondements, bien qu'à ce compte c'est toute une partie de la littérature qui s'éclipse et on parle maintenant du droit des mots plutôt que du sacro-saint droit d'auteur. Cela me plaît et j'aiderais bien volontiers les mots à faire leur travail, dans la mesure où, évidemment, j'ai mon mot à dire. À cette réflexion, je ressens un pincement au cœur. Je me demande ce qu'eux en pensent. Aiment-ils mes histoires? Se sauvent-ils de mes livres? Les histoires que j'écris vont-elles se sauver à leur tour? Je me lève précipitamment, je saisis un exemplaire du dernier de mes livres publiés. Je prends une grande respiration et l'ouvre. Tout y est, je l'examine de plus près, rien ne manque, tout est à sa place. Je suis soulagée sur le moment, mais l'inquiétude réapparaît lentement, qui peut être garant de l'avenir?

Je reviens à la table finir mon café. J'entrevois l'ampleur de la catastrophe et la panique commence à me gagner. Je mets le livre dans un sac en plastique que je referme avec un nœud solide et que je dépose dans un coin de l'appartement, loin de ma bibliothèque pour prévenir la contagion. J'ai plusieurs rendez-vous dans la journée, il m'est impossible de me rendre à la bibliothèque. Mais demain à la première heure, j'y serai.

La journée se passe plutôt mal. Je rate mon autobus, j'arrive en retard à mes rendez-vous et j'ai une indigestion monstre. Ce foutu livre m'énerve, je me dis que j'aurais peut-être dû le mettre sur le balcon ou au réfrigérateur dans le tiroir à fruits ou dans le bain. Cette histoire commence à me tracasser royalement. Je m'inquiète pour mes livres et pour moi évidemment. Comment va-t-on m'accueillir à la bibliothèque? Va-t-on me croire ou m'enfermer?

Ces questions me hantent une partie de la nuit et encore alors que je gravis les escaliers extérieurs de la bibliothèque municipale. J'ai les mains moites et l'impression désagréable que je vais défaillir. J'affiche un sourire niais qui évidemment en dit long sur mon malaise et qui ne fait qu'attirer l'attention du commis au comptoir de prêt. Je glisse le livre vers lui sur le simili-bois du comptoir. Il remarque les gants que j'ai enfilés pour camoufler mes mains noires. Il ouvre le livre pour y prendre ma carte et l'estampiller, un petit nuage de poussière s'en échappe et s'envole au-dessus de nous vers le plafond. Nous le suivons du regard. Les mots montent, montent, montent. Éberlué, le commis me regarde, il a des points d'interrogation dans les yeux. Je lui fais un sourire désespéré, je suis triste de voir tout ce travail perdu. Le commis feuillette le livre et remarque aussitôt que toutes ses pages sont blanches. Il finit par me demander :

– Mais qu'est-ce que c'est?

– Quoi?

Il ouvre le livre devant moi.

– Ça?

– Ah ça!

– Oui.

– De la poussière.

– Oui, mais il n'y a plus rien là-dedans.

– Eh bien non, plus rien.  
– Elle est où l'histoire?  
– Je ne sais pas et c'est bien ce que je me demande.  
– Comment ça, il était comme ça quand vous l'avez emprunté?

– Non, c'est arrivé tout seul.  
– Comment ça, tout seul?  
– Je vous le jure, je lisais puis le texte est tourné en poussière.

– Quoi mais ça va pas, qu'est-ce que vous lui avez fait?  
– Rien, je vous dis!  
– Bon attendez-moi ici.

J'ai envie de partir. Il prend le livre, en marmonnant. Il doit dire quelque chose comme : «encore une autre cinglée». Je remarque ses mains salies par la poussière, je souris discrètement, la vengeance est douce. Il entre dans le bureau de la direction à l'arrière du comptoir. Je le vois gesticuler en parlant à un homme en complet trois pièces gris assis à un bureau.

Après ses pourparlers, il revient vers moi, les sourcils froncés, il affiche un air autoritaire. D'un ton sec, il m'adresse :

– Venez!

Je le suis. De toute évidence, je suis devenue un «cas», je suis convoquée en haut lieu et ce doit être très sérieux, je me comporte donc comme il se doit, je suis prête à leur tenir tête, dans la mesure évidemment où il est possible de tenir tête à la bêtise.

J'ai droit à un bombardement en règle. Les questions pleuvent, toutes plus insignifiantes les unes que les autres. J'en ai du mal à répondre tant c'est ridicule. Avez-vous déjà lu avant? Où étiez-vous quand vous avez lu? Pourquoi? Avez-vous déjà emprunté des livres ici? Pourquoi? (c'est ce que je me demande) Combien? À quelle heure? Aviez-vous déjà lu ce livre? Combien de fois? Est-ce qu'il y avait quelqu'un avec vous qui lisait? Est-ce qu'il est bon ce livre? À cette question, j'explique qu'il est difficile de me faire une opinion juste car l'histoire a disparu avant que je termine ma lecture. Quelle était l'histoire? C'était un roman policier, l'histoire d'une enquête sur une évasion.

Cet interrogatoire bidon, digne d'un film de série B, est conçu exclusivement pour m'intimider et s'arrête net lorsque l'homme en complet gris prend sa pause syndicale. Il verse alors deux cafés, puis nous discutons comme si rien ne s'était passé. Ce changement de ton soudain me rend l'homme gris presque sympathique. Mais je reviens vite à ma première impression lorsque, la pose terminée, il dépose sa tasse vide et énonce son verdict : 200 \$ d'amende. Le coup m'assomme, pas tant pour l'argent que je n'ai pas de toute façon, que pour la façon dont tout ça s'est fait. Il est évident que l'homme gris n'a rien compris à l'histoire, tout simplement parce qu'il ne m'a pas écoutée. Il m'a lancé son enfilade de questions, c'est son boulot, il l'a fait un point c'est tout. J'ai parlé aux murs. Ce n'est jamais facile de se heurter à l'imbécillité, surtout quand on sait pertinemment qu'elle a le dernier mot. Mais, je tiens mon bout, il n'est pas question que je donne un sou à ces idiots. Alors je me fais un honneur d'être tout aussi abrutie que l'homme gris et je pique une crise de nerfs. Il ne fait ni un ni deux et appelle du renfort. Deux grosses polices arrivent, ils me soulèvent, je ne peux pas me sauver, mes pieds ne touchent plus le sol, ils me mettent gentiment dans un panier à salade, pour me donner un lift jusqu'au poste qui se trouve à trois coins de rues de la bibliothèque.

Dans la cellule, où on gèle comme des rats, il y a de la poussière ramassée en tas un peu partout. Quand les deux grosses polices referment la porte derrière moi, je fais les cent pas en sacrant, puis une fois calmée, je m'assois par terre. Je glisse ma main au-dessus d'un petit tas de poussière, juste assez pour en avoir un peu sur le bout de mon index, puis je souffle de toutes mes forces en m'imaginant que je suis un de ces mots qui s'envolent sous le nez de tout le monde.

Vers huit heures du matin, le lendemain de l'emprisonnement, le policier qui vint prendre son tour de garde et qui était chargé de me libérer trouva le cachot désert.